

La grande roue de l'Occident (des éclairs fusent de ma mémoire)

David Homel

Numéro 78, automne 2019

Ruses et raisons de l'autodérision

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/91768ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

L'Inconvénient

ISSN

1492-1197 (imprimé)

2369-2359 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Homel, D. (2019). La grande roue de l'Occident (des éclairs fusent de ma mémoire). *L'Inconvénient*, (78), 30–33.

La grande roue de l'Occident

(des éclairs fusent de ma mémoire)

ESSAI David Homel

L'autre jour, un éclair a fusé de ma mémoire. Je crois savoir ce qui l'a propulsé. C'est la grande roue des politiques identitaires qui agitent le monde littéraire dans lequel je vis et je travaille.

J'ai huit ans, peut-être dix ; je suis à Chicago, dans le quartier de mon enfance. Je me rends au magasin du coin pour acheter des cartes de baseball. Pour vingt-cinq sous, on peut avoir un paquet de cinq cartes accompagné d'un rectangle de gomme à mâcher rose comme de la langue fumée. La dame qui tient la caisse me toise du regard. « Pourquoi t'as des cheveux de nègre si t'es pas un nègre ? » me demande-t-elle.

Je ne sais quoi lui répondre. Je sais que j'ai l'air différent, mais il y a beaucoup de gens différents dans les environs. Je ne réponds rien. Mais je n'irai plus acheter des cartes de baseball dans son magasin.

Ma mémoire cherchait sans doute à m'envoyer un message. Un jour ou deux plus tard, un deuxième souvenir a illuminé mon insomnie d'avant l'aube. Les gens qui ont de la difficulté à dormir, phénomène pourtant normal de la vie, maudissent généralement leurs insomnies ; ils ne devraient pas. Ils devraient plutôt y voir une occasion, un cadeau, même si cela ne

va pas de soi. Ils devraient prêter l'oreille et garder leur carnet de rêves bien ouvert sur leur table de chevet.

Je suis installé dans la chaise d'un salon de barbier de la « zone commerciale » ; c'est ainsi que nous appelons l'enfilade de petits commerces qui peinent à survivre dans le quartier. On y trouve une boulangerie, un nettoyeur, une épicerie, un café, un réparateur d'appareils en tous genres. Mes parents m'ont déposé chez le barbier pour faire l'épicerie en paix. Il s'agit certainement d'un stratagème de la sorte, car c'est la première fois que je me trouve dans cette chaise et j'ignore qui est ce barbier. Alors qu'il promène sa tondeuse autour de ma tête – « une coupe normale de garçon », avait demandé ma mère –, une bande de jeunes Noirs, un peu plus âgés que moi, font du grabuge sur le trottoir, rebondissent comme des boules de machine à boules contre la vitrine du salon. La fenêtre tremble. Le barbier lève la tête. « Les négros, peste-t-il. Je les déteste. Jamais aucun négro ne s'assoira dans cette chaise. » La tondeuse frôle mon oreille. « Je déteste les négros. Et les Juifs aussi. Si jamais un Juif s'assoit dans cette chaise, je ne sais pas ce que je ferais. »

Le supplice se termine. Mes parents arrivent pour me récupérer. Le barbier leur jette un coup d'œil tandis qu'ils sortent l'argent, et alors il comprend. Ce que leurs traits manifestent clairement ne transparait pas encore dans mon visage informe. Cette situation embarrassante qu'il s'était promis à lui-même et à moi de ne jamais vivre, il vient de la subir.

Je ne suis jamais retourné chez ce barbier. Et depuis ce jour-là, je porte les cheveux longs.

Bien sûr, je n'ai pas répété ce que l'homme m'avait dit. Absorbés par leurs soucis – le chômage, des garçons turbulents rivalisant avec leur père pour gagner la suprématie affective dans la maison –, mes parents n'ont pas remarqué l'air glacial qui avait empli le salon du barbier. En ne disant rien à mes parents ni à personne, j'avais accepté la honte d'être qui j'étais. Cela, je ne l'ai réalisé que bien des années plus tard. Si vous ne répondez pas tout de suite, si vous ne relevez pas le défi en vous montrant prêt à vous battre, alors vous absorbez la haine et la honte. Vous devenez une victime. Du barbier et de la personne timorée que vous êtes. Je ne suis plus ce petit garçon apeuré. J'adore le conflit. Je peux retourner en arrière et réécrire l'histoire, répliquer à la dame qui tient la caisse et au barbier obtus agitant sa tondeuse bourdonnante. Mais, attendez, je n'ai pas besoin de faire cela. Le présent m'offre un tas d'occasions et de personnes de ce genre. Nous ne sommes pas en rupture de stock.

Je sais ce qui se trame derrière ces deux souvenirs. C'est le processus de ma déracisation. Depuis les années 1990 et d'une façon plus appuyée durant les dernières années, j'ai subi une transformation de l'extérieur. Auparavant, j'appartenais à une minorité au mieux traitée avec mépris, au pire assassinée ; maintenant, je suis un oppresseur. Je suis devenu un blanc. Ou un Blanc. C'est drôle : dans les années 1960, des chercheurs progressistes se sont échinés à déboulonner la notion même de race, l'idée qu'il existait une race « blanche » et une race « noire », aux États-Unis et ailleurs. Et voilà que ce concept rétrograde et scientifiquement discrédité fait un retour en force.

Les bons jours, comme celui où j'écris ces mots, je me sens perplexe.

Les jours moins propices, je bous de rage

parce que ma déracisation efface, abolit les expériences formatrices et douloureuses de ma jeunesse. Les politiques identitaires, telles qu'elles se manifestent actuellement dans ce pays et notamment dans le milieu des arts qui est le mien, n'accordent aucun crédit social à ces expériences traumatiques (j'en ai relaté deux, mais il y en a bien d'autres aussi).

Je ne suis pas imbu de moi-même au point de vouloir mettre sur le même plan ces deux personnes intolérantes de mon quartier et le kidnapping organisé et à grande échelle des enfants autochtones, arrachés à leurs familles pour être placés entre les mains de prêtres affamés. Qu'est-ce qui me dérange ? Simplement le fait qu'aucune culture, incluant la mienne, ne possède le monopole de la souffrance. Les groupes de citoyens qui forment cette société et qui possèdent quelque motif de récrimination, comme nous tous, devraient s'écouter davantage les uns les autres. Belle platitude, n'est-ce pas ?

J'ai été récemment frappé par la réaction d'une personne autochtone qui siégeait avec moi à un jury artistique. Cette personne parlait des histoires que certains membres de son groupe possèdent le droit de raconter, mais pas d'autres qui en font également partie. J'ai mentionné que cette façon de voir contrastait fortement avec celle que ma culture met de l'avant. Ayant cité ces mots de nombreuses fois au cours de ma vie et les ayant goûtés pour le sens qu'ils ont gagné pour moi en tant qu'écrivain, j'ai répété sans peine le discours sacré qui a résonné à l'intérieur du morne édifice : « Quiconque développe le récit de la sortie d'Égypte, celui-là est digne d'éloges. »

Mon collègue m'a fixé d'un regard incrédule, puis il a détourné les yeux et s'est affairé aux dossiers que nous étions chargés d'évaluer. Ce que mon peuple croyait – croyance qui ne contredisait pas forcément les siennes, mais promouvait une autre manière d'être au monde –, cela ne l'intéressait pas. Étrangement, car le livre de l'Exode n'est pas le plus obscur de nos artefacts culturels. Plusieurs partagent cette référence ; ce livre a été abondamment cité par les Afro-Américains pour soutenir leur lutte en faveur des droits civiques dans les années 1960, luttes qui se poursuivent encore aujourd'hui.

Dans le premier de ses livres que j'ai traduits, Dany Laferrière parle de « la grande roue de l'Occident ». Il évoquait ainsi, avec

son humour habituel, les changements de modes concernant les questions de race et d'ethnicité. La valeur de chaque groupe va et vient, soulignait-il. (Ne l'oublions pas, Laferrière est ce gars effronté qui a intitulé un de ses romans *Je suis un écrivain japonais*.) Tristement, je suis devenu blanc. On m'a déraciné et j'ai perdu ma place au sein de la communauté des opprimés. Les membres de ma famille qui ont été assassinés durant l'Holocauste réclament toujours vengeance, mais leurs voix sont devenues inaudibles. Sur les certificats de naissance de ses trois enfants, ma mère s'est donné trois noms de jeune fille différents ; elle cherchait sur ce continent un nom qui lui permettrait de circuler en société sans trop de heurts.

Si ma colère culturelle rejaillit quand je pense à ces souvenirs, je sais que cela ne durera pas. Cultiver la colère comme si c'était une chose vertueuse, cela ne m'intéresse pas. J'évite les rencontres de la Writers' Union of Canada parce que je ne tiens pas à ce qu'on me désigne comme un colon (les colons et les immigrants ne sont pas des animaux identiques) ou comme un non-autochtone (comme si on appelait les femmes des « non-hommes »), ou qu'on me dise que j'ai volé des terres. Je pourrais expliquer que, dans mon univers spirituel, il n'y a pas de terre ni de lieu : on vous montre de loin la Terre promise en vous disant que vous ne l'atteindrez jamais, car ce lieu, il ne se trouve que dans votre âme – la Jérusalem de mon cœur. Mais je doute que cela ferait forte impression dans ces assemblées.

Ma colère ne dure pas, car je comprends que ce que j'ai vécu découle d'un processus social naturel que plusieurs ont connu aussi. Ce qui était pertinent il y a quelques années ne l'est plus maintenant. Pour que certaines personnes soient racisées, d'autres sont déracinées. C'est un des traits du système capitaliste. N'oublions jamais que nous vivons dans une société gouvernée par le profit, et que les livres que nous écrivons n'expriment pas seulement notre identité la plus profonde et la plus authentique ; ils constituent aussi une marchandise. Les livres rédigés par les personnes les plus pertinentes sur le plan social sont ceux qui s'envoleront des tablettes le plus rapidement – même si peu d'entre nous, qui que nous soyons, s'enrichissent vraiment.

Et puis il y a ceci : en perdant mon statut d'individu racisé, je peux retrouver une liberté qui me permettra d'essayer de

nouvelles choses. En 1995, j'ai écrit *Un singe à Moscou*, roman à propos de dissidents juifs dans l'Union soviétique de Staline – il ne s'agit pas tout à fait d'une comédie, quoique je continue de prétendre que le livre présente une fin heureuse. En 2014, j'ai écrit *La fille qui parlait à la lune*, roman qui parle d'un gangster de la famille et de sa fille malheureuse, laquelle était la meilleure amie de ma mère. Peut-être qu'assez c'est assez. Peut-être que le temps est venu pour moi de m'inspirer d'autres sujets et d'autres identités, ce qui est toujours une bonne chose pour un écrivain. Et pour cela, je devrai remercier ma déracination.

Lorsque ma mémoire m'a envoyé le souvenir de ce garçon aux drôles de cheveux qui s'achetait des cartes de baseball, je ne me suis pas attardé à l'outrage de la femme qui tenait la caisse et qui a sans doute quitté notre monde depuis longtemps. Mes ennemis se font vieux... Car l'enjeu véritable se trouve toujours ailleurs que là où on le pense, surtout si on est écrivain. Je me suis posé une question plus féconde. *Où avais-je trouvé cette pièce de vingt-cinq sous ? Comment un gamin comme moi pouvait-il mettre la main sur vingt-cinq sous ? Vingt-cinq sous, c'était beaucoup d'argent à cette époque.*

Lorsque vous posez une question féconde, les réponses ne tardent pas à affluer. Je me suis aussitôt rappelé Miss Coyle. En une seconde, ma pensée a quitté le souvenir déplaisant de cette remarque au sujet de mon apparence physique, pour laquelle j'ai d'ailleurs renoncé depuis longtemps à faire quoi que ce soit. On ne peut vivre en se nourrissant des insultes du passé. En tant que romancier, mon boulot est d'être attentif au monde au-delà de ses outrages.

Miss Coyle était l'une de ces « femmes veuves » du voisinage qui vivaient dans de petits bungalows. Toutes les femmes célibataires dans notre rue étaient des veuves ; c'était le moyen que notre société avait apparemment trouvé pour désigner les femmes adultes non mariées et sans enfants. J'arrachais ses mauvaises herbes pour vingt-cinq sous l'heure et un verre de limonade. Elle m'apportait le verre à l'extérieur, car je n'avais pas le droit de pénétrer à l'intérieur de sa maison. Il ne s'agissait pas de moi personnellement. Aucun gamin ne pouvait entrer dans la maison d'une femme veuve, point à la ligne. J'ai revu Miss Coyle telle qu'elle m'était apparue un jour, en

compagnie d'un homme qui la reconduisait chez elle. Elle est sortie de la voiture et m'a fixé comme si elle ne comprenait pas ce que je faisais là, à quatre pattes sur sa pelouse. Puis elle a éclaté de rire, en gloussant comme une écolière embarrassée. « J'ai été à la pitale ! » a-t-elle annoncé à voix haute. Puis elle a disparu à l'intérieur de la maison avec son monsieur ami.

Quelque chose s'était passé, mais je ne savais quoi. Quelque chose d'interdit. J'étais un garçon et je venais d'entrevoir le monde adulte. Miss Coyle s'était comportée d'une manière tout à fait inhabituelle. *Quelque chose vient de se passer, a réalisé l'écrivain naissant en moi, et tu dois découvrir ce que c'est.* Je possédais déjà une bonne piste. « La pitale » était l'euphémisme qu'utilisait Miss Coyle pour parler de l'hôpital.

Pendant près de soixante ans, je n'ai pas repensé à cette scène avec Miss Coyle. Toute la rue, avec son décor et ses personnages, m'est revenue. Merci pour ce cadeau, dame intolérante qui tenait la caisse. Merci à vous tous qui m'avez déraciné et donné l'occasion de passer outre et de m'intéresser à d'autres choses. C'est vrai, je pourrais continuer à travailler sur la vieille identité, reprendre les mêmes récriminations et affirmer qu'à cette époque, dans la rue de Miss Coyle, mon père avait été obligé de recourir à un intermédiaire pour acheter notre maison, parce que les courtiers immobiliers s'alliaient aux résidents pour tenir certaines catégories de personnes hors du quartier en refusant de leur vendre ou de leur louer un logement. On appelait cette pratique illégale, mais courante, « la clause restrictive » ; je n'en ai eu connaissance qu'en 2015, après le décès de ma mère et l'événement de quelques secrets.

Mais vous savez quoi ? Je suis fatigué d'être le petit garçon dans ces deux souvenirs. Ces jours-ci, je m'intéresse plutôt à Miss Coyle, la femme veuve, et à sa vie secrète, et cela va bien au-delà de ma politique identitaire. ■

Traduit de l'anglais par Alain Roy

David Homel est romancier et traducteur. Né à Chicago en 1952, il vit à Montréal depuis 1980. Il a publié sept romans, tous traduits en français aux éditions Leméac, dont ces derniers titres : *Portrait d'un homme sur les décombres* (2019), *Le droit chemin* (2010) et *L'analyste* (2003).



Tableau de fouilles IV (détail), 2019, acrylique sur bois, 30,5 x 30,5 cm
© Isabelle Guimond | Photo : Guy L'Heureux

11 septembre – 12 octobre 2019

La compétition des bonnes nouvelles
Isabelle Guimond

Être convaincant
Mathieu Lefèvre

G A L E R I E
S I M O N
B L Δ I S

5420, boulevard Saint-Laurent | local 100 | Montréal | 514.849.1165